

Philosophie et Littérature

Éditorial

Maxime Beaucamp

Commençons cet éditorial en écartant un possible contre sens quant à notre démarche. Loin de vouloir jouer les funambules et de prétendre être tout à la fois philosophes et écrivains, c'est avant tout en tant que philosophes que nous examinons les rapports entre philosophie et littérature. Néanmoins, et c'est là un écueil que nous avons cherché à éviter, il ne s'agit pas ici de présenter ce à quoi pourrait ressembler *une* philosophie *de* la littérature. En usant volontairement du terme « et », il s'agit d'interroger les liens qui unissent la démarche littéraire et la démarche philosophique, ou plutôt, les zones de croisement entre ces deux démarches. C'est ainsi à dessein que nous avons intitulé ce numéro « Philosophie *et* littérature », un peu à la manière dont les logiciens définissent ce connecteur comme désignant un domaine de conjonction entre deux ensembles. Interrogeant aussi bien la posture du littéraire que son propos, les diverses études ici rassemblées n'ont pour unique objectif que de sonder, au travers de quelques singularités, cet espace dans lequel regards philosophiques et littéraires se croisent.

Certes, il est indéniable que quelque chose de la littérature échappe à la philosophie et inversement. Telle est, d'une certaine manière, la conclusion à laquelle aboutit Délia Popa en comparant la démarche phénoménologique de Husserl à celle, littéraire cette fois, de Hugo von Hofmannsthal. Pourtant, les points de rencontre demeurent multiples. Sans avoir ici la prétention de dresser le tableau complet d'un tel domaine, il s'agit bien plutôt de s'y installer et de se demander ce que la littérature fait à la philosophie, ce que la littérature donne à penser au philosophe et, finalement, comment la philosophie ressort de l'expérience littéraire.

Il revient à Délia Popa d'ouvrir ce numéro en nous présentant une étude approfondie des rapports entre la phénoménologie husserlienne et la poésie de Hofmannsthal. Cette analyse envisage le croisement entre deux itinéraires, l'un littéraire et l'autre philosophique, qui atteignent parfois une proximité troublante, lorsqu'on ne distingue (presque) plus les deux démarches, ou plus exactement lorsque le littéraire et le philosophe semblent animés par la même recherche et par le même objectif. Néanmoins, et nous avons déjà souligné ce point, quand bien même le

rapprochement entre philosophie et littérature devient si exacerbé, demeure une radicale différence entre « vision esthétique » et vision philosophique.

S'il est un écrivain à qui s'applique la phrase de Merleau-Ponty selon laquelle « l'œuvre d'un grand romancier est toujours portée par deux ou trois idées philosophiques¹ », c'est bien Proust. Les deux études qui lui sont consacrées dans ce numéro en fournissent, s'il le fallait encore, une nouvelle preuve. Dans une veine phénoménologique, Roland Breeur met en lumière la problématique du rapport entre temps et subjectivité qui ne cesse de travailler la *Recherche du temps perdu* et qui est celle d'un double oubli : celui du temps et celui de ce moi qui semble parfois se perdre dans les dédales de Chronos. Mais par-delà la menace d'une telle disparition, il s'agit également de montrer l'existence d'une certaine éternité qui fait que, précisément au travers de cet oubli et de ces dédales, une identité demeure, inchangée que le souvenir révèle. Thomas Carrier-Lafleur et Michaël Di Vita, quant à eux, contestant l'affirmation d'une scission entre un « Proust romancier » et un « Proust théoricien » (et donc finalement la dichotomie entre littérature et philosophie) montrent, justement, que dans la *Recherche*, méthode et expérience sont intrinsèquement liées, pour ne pas dire profondément entrelacées. Les auteurs présentent à cette occasion ce qui constitue selon eux une « autre philosophie du roman ». Ces deux textes démontrent ainsi toute la force philosophique d'une œuvre littéraire qui ne cesse de nous donner à penser et qui possède encore des potentialités spéculatives inexplorées.

Dans un cadre théorique se focalisant sur la question du langage, Elise Derroitte interroge la signification du processus de traduction. Commentant *La tâche du traducteur* de Walter Benjamin, elle met en évidence comment « la traduction, pour Benjamin, n'est pas une opération technique de transposition d'une langue à une autre », mais plutôt « une activité transformatrice *de* et *dans* l'histoire ». Le processus de traduction n'est donc pas un passage d'une entité linguistique à une autre, mais un double mouvement de transformation dans lequel le texte traduit tout autant que la langue qui traduit se trouvent métamorphosés. La conséquence en est que toute traduction constitue une opération de transformation qui se situe, en dernière instance, au niveau historique. Transformation dont l'examen constitue, finalement, ce que l'on pourrait appeler "la tâche du philosophe".

C'est sans aucun doute cette problématique de la traduction qui constitue le fond et l'un des enjeux principaux de l'article d'Antoon Braeckman que nous traduisons ici. En effet, l'ensemble de la réflexion

¹ Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Paris, Gallimard, 1996, p. 34.

menée dans cette recherche érudite s'inscrit autour de l'interrogation suivante : comment la pensée schellingienne se trouve-t-elle réinvestie dans la métaphysique whiteheadienne, alors que ce dernier, de son aveu même, n'a (pratiquement) jamais lu de philosophie allemande en général et Schelling en particulier ? C'est au travers d'une minutieuse enquête spéculative et littéraire que l'auteur montre comment, par un étonnant jeu de l'histoire, le romantisme anglais et ses grands poètes épris de métaphysique (Coleridge notamment), ont joué le rôle d'intermédiaires. *In fine*, la question de la traduction recoupe ici celle de l'héritage, montrant, là aussi, toute l'importance de la dimension historique dans un tel processus.

Pour conclure ce numéro, nous nous proposons d'analyser l'émergence du concept de « fêlure » dans la pensée deleuzienne à partir de la nouvelle écrite par Francis Scot Fitzgerald. Il s'agit ainsi de mettre en avant toutes les implications du thème de l'écrivain dans l'œuvre du philosophe et plus précisément dans *Logique du sens* et *Mille Plateaux*. Mais si nous partons ici de la littérature c'est également pour à la fin y revenir : nous montrons ainsi que cette « supériorité » de la philosophie anglo-américaine dont parle Deleuze doit être comprise au travers de la fêlure. « Supériorité » qui, par-delà un simple ancrage géographique ou culturel, renvoie justement à un processus littéraire qui jaillit d'un point où existence, littérature (et philosophie) se rencontrent.